Ville de Malakoff <u>Maison des Arts</u> Communiqué de Presse

Roger Eskenazi et Louis de Grandmaison

Exposition du 30 janvier 1999 au 28 février 1999

La Maison des Arts présente en février les travaux de deux artistes apparentés à l'Ecole de Paris.

Une même génération, mais deux itinéraires différents où s'opère un glissement de la figuration à l'abstraction.

Roger Eskenazi dont le thème reccurent s'organise autour de l'insurrection, présentera une série de toiles récentes où la lumière et la couleur se déploient dans l'espace. « Avènement d'espaces, de lumières et de couleurs en amours ou en guerre, lieux de séjours approximatifs et transitoires, géométrie de l'improbable. Entre présence et absence, le temps se déploie accompagné de tensions et de rythmes insoupçonnés » Roger Eskenazi.

Louis de Grandmaison associera reliefs et toiles pour nous livrer une construction où l'abstraction quasi géométrique s'exprime dans la profusion. Pierre Brisset voit en son œuvre un « puzzle de nos jours », qui harmonise le chaos de notre époque et « nous en fait réellement voir de toutes les couleurs ».

Le vernissage de l'exposition aura lieu le samedi 30 janvier 1999 à 18h00

Une rencontre-débat sera organisée le jeudi 11 février 1998 à 18h30

Prochaine exposition: Jean Le Gac

Contact: Julie Leguay 01. 47. 35. 96. 94

Maison des arts 105, Avenue du 12 février 1934 – 92240 Malakoff Du mercredi au samedi de 14h00 à 19h00, Dimanche de 14h00 à 17h00 Métro : Porte d'Orléans ou Châtillon, puis bus 194 ou 195. 1 minute de Paris

Ville de Malakoff Maison des arts

Roger Eskenazi et Louis de Grandmaison

Œuvres exposées

<u>Louis de Grandmaison</u> (au rez-de-chaussée) : 13 reliefs en bois et 4 huiles sur toile sans titre.

Roger Eskenazi (à l'étage) : les non-nommés, 16 huiles sur toile et 2 acryliques sur papier marouflé

Paysage, 2 lavis-collage

L'INTERIEUR

Il s'appelle Eskenazi Ismahel. Mettons. Et tel que vous allez le voir son itinéraire commence par un hommage à Delacroix. « El 18 de Julio » parce que le 18 Juillet 1936, Eskenazi se trouvait à Barcelone, aux olympiades populaires, devant les premières grimaces de la guerre. O une seule cerise rouge avant que nous mourrions! Hommage à Delacroix parce qu'en 1962 le Salon de Mai lança aux peintres cette commande: saluer l'auteur des « Massacres de Scio». «Or je n'avais jamais vu de massacre de ma vie, par chance...» dit Eskenazi. Qu'est ce voir? Nous ne saurons jamais ce que ses yeux ont vu sur les gradins de « Montjuich », dans les drapeaux de ces olympiades dressées devant des machoires d'ânes, les autres jeux que présidait Hitler, le bouillonnement de la mer, le pressentiment de ce qui leur arrivait dessus... Le drapeau rouge l'enveloppa à demi, comme un plaid, puis flotta droit devant comme si c'était son propre cœur qui flottait devant lui. Et que vit-il dans le creux du boulevard Bonne-Nouvelle, cinq ans après, quand la police dispersa la manifestation étudiante? Son père, son oncle, son cousin venaient d'être déportés. Ils allaient y mourir...

Du massacre, il n'a pas connaissance par le sang mais par l'absence. Le vide. Un jour, beaucoup plus tard, ce fût la rencontre d'une brebis morte dans la montagne de Sisteron. Le corps près d'un ruisseau d'eau pure. Dévoré par un chien. La pluie interrompit son travail. Quand il revint, il n'y avait plus rien.

Dans l'atelier; une photographie de manifestants sur des gradins, les drapeaux méditants: « Ceux-ci se battent dans un aéroport » et sur l'Hommage à Delacroix flotte le même signe, non loin d'une main qui est peut-être la seule chose que, facilement, on reconnaisse. Sur le fond gris, les verts et les rouges enragent, selon une technique ancienne, peinture à l'œuf, à la tempéra. Comme les Vénitiens.

Voilà le point de départ : Delacroix. Pourquoi ?

Introduction au Cortalogne 1963-1976 Musée des B.AVIS. EAEN

Il y a des raisons picturales: au delà de l'impressionisme, c'est aller vers un des grands foyers de la peinture française et se retrouver dans une autre après guerre. Je pense au frère de Delacroix mort à Friedland et aux premières pages du journal où les soldats hollandais ivres menacent le père. Je pense aux « Chevaux de Géricault », à la « Mort d'Hyppolite », au « Domptage de taureaux ». Eskenazi est à la fois dans la grande salle du Louvre et sur un plateau de Provence. Tout ce qu'il peint a rapport avec le réel. La fascination qu'exercent sur lui les toiles de Théodore Géricault l'entraîne à Vaugirard dans les écuries, dans les abattoirs. Il dessine, il peint au milieu des cent chevaux que chaque jour on tue au merlin. Ce sont ses voyages, et il sait le bateau habité par un drôle d'équipage. Ainsi ces hommes qui ont métier de tuer, malgré tout leur savoir de plaies béantes et de têtes drôlement coupées, ils ne comprennent pas bien ce qu'ils font. Il n'y a pas de bourreau qui ait fini grand peintre.

A l'étape suivante, l'expérience du meurtre entre dans la peinture : toiles où les coupeurs s'évaporent dans les flammes, les chiens courrent vers le haut jusqu'à perdre leur forme en montrant leurs gencives. Une œuvre où la figure se brouille avec les couleurs. J'aime plus que tout la protestation d'un art contre lui-même. Eskenazi sait peindre. Et il sait qu'il faut désapprendre. Tant pis si vous ne suivez pas.

A la Maison de la Culture de Creteil j'ai vu des collégiens égarés par ces grandes manifestations désordonnées de lignes et de couleurs. Pourquoi auraient-ils compris? Eskenazi se mit à quatre pattes pour expliquer le pourquoi, le comment de ce qu'ils trouvaient illisible. Montrant un cartable: « Voilà, c'est un chien...». Il y eut un moment de doute. Alors pour convaincre plus vite, il prit une des filles par le bras et la changea en chien. Il dessinait sans la quitter des yeux, la main traçant son trait sur le papier sans que le regard vérifie jamais son travail. « Quand je dessine mon chien il n'aime pas me voir à quatre pattes. Il ne doit plus savoir qui il est, qui je suis. Il ouvre la gueule. Vous avez vu ce rose, les dents d'un chien. On voudrait rentrer dedans. C'est immense. Et ce n'est plus un chien...». Une fille montra un tableau et, à propos de chien, demanda pourquoi le jaune ici et le rouge là. « Et bien, parce que c'était un chien orange...».

VOIR. Quel mystère le hante et lui fait abandonner le savoir faire de la peinture Française?

Voir cette réalité où l'on voyage, où l'on chasse, où l'on vieillit. Plus il peint, plus il remonte dans l'histoire, plus il désapprend, plus il dérive vers une absence de nord, plus le désir s'exaspère : entrer dans la bouche des couleurs.

Avancez dans le paysage, la pagaille rose et verte des chiens. Il y a par endroit, des figurations étranges: des petits bonshommes mal fichus. C'est le plus désordonné, le plus apparemment informe, qui m'intrigue parce que là où le fouillis s'installe on est prêt du but. Les croyances tombent. J'imagine la maladresse de mains tachées de terre dans une caverne où l'on n'a pas la place de se tenir debout: il y a des traits qui font songer à Pech Merle, à des dessins à peine visibles de grands animaux. Une éternelle peinture d'avalés.

Fini de regarder dans les yeux, les bouchers, les tueurs, les harponneurs! Il n'est peut-être pas fait pour le grand vent. Dans l'espace, il veut ce qui est clos. La fermeture. Dehors il guette le dedans. Je sais son rêve. Les choses sont si compliquées, il a cette tentation de plonger dans le noir: sonder où l'on ne voit pas. Bien s'enfoncer et dessiner comme un nageur avec ses pieds sous la mer. Le voila dans son Pech Merle à lui. Il a enlevé ses vêtements. Il est nu. Sans miroir. Qu'est ce voir? Il ferme les yeux. Il se tâte. Sa main droite suit sur le papier les mouvements de la gauche sur son corps. Quelle reconnaissance de soi? Qui est cette chair? A qui? Là? Et la ligne? Est-elle vraiment si maladroite? Il ne la voit pas qui trébuche contre la paroi de papier. Mais il la sait, il la sent. Et si l'on écrivait alors le vrai chiffre de son corps? Si, complètement aveugle, on pouvait retrouver le cœur et les initiales de soi, bien avant qu'existat l'alphabet, bien avant les disparitions...

Au fait, Eskenazi ne se prénomme pas Ismahel mais Roger. Je voulais le faire entrer dans un roman de Melville parce que ses yeux, sa barbe et même le caban bleu qu'il porte souvent me semblaient pouvoir être les yeux, la barbe et le vêtement d'Ismahel.

« Le drame est achevé.

Quel est donc celui qui s'avance maintenant?

- MOI. »

Melville a fait mettre ces lettres en italique.

« - MOI. Parce qu'il y eût un survivant au naufrage ».

Pierre LARTIGUE.

EDITIONS IDES ET CALENDES

Evole 19 CH 2001 Neuchâtel Case postale 752

L'ÉCOLE DE PARIS

1945 - 1965

DICTIONNAIRE DES PEINTRES

- ESKÉNAZI

LYDIA HARAMBOURG

ESKÉNAZI Roger Sarcelles 1923



Hommage à Delacroix («El 18 de Julio»), mai 1963

Montrant des dispositions pour l'art, son père lui achète sa première boîte de pein-ture à quatorze ans et l'emmène au Louvre. Il est en Espagne avec un groupe sportif pour participer aux Olympiades Populaires au moment où la guerre se déclenche et il fait ses premiers dessins «sur mature».

1937 Guernica figure à l'Exposition internationale, c'est un choc. Il fait la connaissance de Picasso pendant la guerre et le rencontrera alors régulièrement pour lui montrer ses toiles. Entretemps, sa famille a été déportée, il a quitté le lycée et étudie seul. Il passe ses matinées à la Bibliothèque nationale, découvre Élie Faure et rejoint le groupe de Pierre Daix. Il suit les cours de l'École du Louvre. Jean Cassou lui fait obtenir une bourse au titre de la Résistance. Il n'a pas cessé de peindre: il fréquente l'atelier d'André Lhote (1941-1944) puis celui de Fernand Léger et le soir il donne des cours de peinture. Ayant réussi le concours de conférencier, désormais sa vie s'ordonne autour de ses deux activités complémentaires, l'enseignement et la peinture, la première le faisant vivre. L'itinéraire d'Eskénazi est jalonné par des rencontres décisives. Pignon et Hélène Parmelin, Dayez qui lui fait un tel récit de son voyage à Florence, qu'il s'y rend, en stop, pour y copier les maitres et Giotto (1946).

Depuis 1943, il expose dans de nombreux groupes avec André Lhote, Gischia, Pignon, Desnoyer, Artias, Manessier, L'iger, Lapicque, Picasso, Debré, l'al Coat, Romathier, Vieira da Ka!

Dès 1945, il participe au Salon de Mai où il expose toujours régulièrement (citons en 1955 Ruisseau sec, 1956 Terre desséchée, en 1963 sur suggestion de Pignon, le thême du Salon est un Hommage à Delacroix et c'est, pour Eskénazi, le début de sa série sur les « Massacres »). Il fait ses débuts au Salon des Moins de Trente Ans en 1944 avec Repasseuse, 1947 La soupe (portrait de sa fille) et 1948 Enfant à roue, peints dans une voie postcubisante, et au Salon d'Autonne de 1944, 1951-1952 André Lhote le charge de l'enseignement de son Académie pendant son séjour en Égypte. Puis se succèdent les voyages aux Pays-Bas et en Belgique (1952-1953), à Madrid et à (1955). Partout où il se Tolède, rend, fou de peinture, il se précipite dans les musées et copie inlassablement Creco. Rembrandt, Vermeer. Il dessine avec obstination aussi ce qu'il découvre, la misère, la vie quotidienne. Tout est vécu intensément et son dessin qui se veut objectif devient écriture frémissante. De son observation surgit un répertoire de signes plastiques faisant vite apparaître des tendances thématiques. Ses centaines de dessins collectés sur le motif sont tous pris en compte par les compositions futures dans lesquelles la violence du graphisme disperse les plans, brise la forme pour mieux la réintroduire dans un espace qui est le cadre offert à la démultiplication de sa vision. D'où ces ruptures, ces fragmentations d'un réel que notre œil rétablit, cette gestualité colorée qui entraîne un combat entre l'inerte et l'animé, le vécu et le transcrit dans un défi permanent au temps. Ce temps qui lui-même est nécessaire pour se «couler» dans son sujet, s'en imprégner. En 1949, il découvre un village des Alpes du Sud, Valbelle, où des cette époque tout son travail de peintre prend sa source dans ces collines boisées, traversées d'eau, de vent, de troupeaux et d'hommes. Ce pays austère, chanté par Giono va devenir le sien. Dans cette vallée du Jabron, il habite chez les paysans «distants» mais attachants, qui vivent au rythme des saisons, sement et moissonnent, cueillent la lavande, sont bûcherons ou bergers. Il lui arrive aussi de dormir dans les granges. Dans le silence des hommes, de la nature et le silence de sa création il travaille, prend tout ce qui va nourrir son œuvre lorsque l'hiver, de retour à Paris dans son atelier, il utilisera toutes ses notations. Il y puise ses thèmes qui jalonnent son œuvre : Paysages de maisons, Période évanescente où s'entremèlent dans une lumière transparente les arbres, les collines, les feuillages, puis Période des

brebis, issue de sa vie au milieu du troupeau qu'il suit dès l'aube jusque dans les hauts paturages. Un jour, il découvre une brebis dévorée par un chien, cette scène le hante et le conduit jusqu'aux abattoirs de Sisteron. Au milieu des bouchers, des équarrisseurs, il dessine les hommes, les bêtes. Succèdent les Coupeurs de lavande. Dans le geste et dans l'outil, il y a la fureur tapie et cette taille fait remonter en lui les souvenirs de la guerre du Maroc qui se mêlent alors à cette fenaison innocente et joyeuse. Thèmes des Feux des lavandes mortes, des Chiens d'une ferme toute proche. Tout cela aboutit par intervalles à des sortes de tableaux d'histoire. En 1963 avec L'hommage à Delacroix, la fulgurance redouble, la lutte se fait plus pressante entre les cavaliers empruntés à Rubens et Delacroix, les incendies dévastateurs de ces paysages provençaux ponetués de rocailles, des ombrages des pinèdes. Ce ne sont plus que chevauchées, illustrations des recherches, des combais que l'artiste mène pour pouvoir trouver le temps de peindre. De 1956 à 1958, il enseigne le dessin et l'histoire de l'art aux Beaux-Arts d'Angers, et occupe par la suite un poste de conseiller technique et pédagogique d'arts plastiques de la Jeunesse et des Sports.

Travaille actuellement avec des chorégraphes dont il transcrit graphiquement

À Paris, il a exposé chez Denise René en 1945, galerie Vercamer, Pierre Lœb. Invité à «l'École de l'aris», galerie Charpentier en 1963, il présente Les meurs. Expose à Comparaisons en 1961 Ravin de l'Homme saurage et 1962.

1972 Eskénazi, Prieuré de Vivoin. Catalogue Hélène Parmelin.

1972 Eskénazi Maison de la Culture Saint-Étienne. Catalogue H. Parmelin et Denis Milhau.

1977 Dialogues Eskénazi œuvres 1963-1976 Musée de Caen. Catalogue Pierre Lartigue.

1983 Eskénazi, Rétrospective 1940-1983, Musée de Nantes, Catalogue.

1990 Eskénazi, Chorégraphies. Galerie Reymondier, L'Isle-Adam.